



De la pédophilie au cinéma



Au moment où sort le *Grâce à Dieu* de François Ozon et au lendemain de la cérémonie des César qui a décerné deux prix à *Les chatouilles*¹ d'Andréa Bescond, il peut être utile de donner quelques indications du point de vue cinématographique autour du drame de la pédophilie. Plusieurs films de référence existent en effet, qui parviennent à conjuguer, dans le fond et la forme, le respect dû aux victimes, la non-agression des spectateurs et une vraie mise en lumière de l'horreur propre aux crimes pédophiles. Mentionnons-en quatre, par ordre chronologique. Chacun est évidemment éprouvant, mais tous peuvent nourrir le débat avec fruit.

D'abord *Mystic River*, tourné en 2003 par Clint Eastwood². Sans doute le plus complexe et le plus abouti des quatre. À partir du drame de l'enlèvement et du viol d'un jeune garçon dans un quartier de Boston, le réalisateur développe une réflexion métaphysique sur la propagation du mal, non seulement dans le déchaînement de sa violence mais aussi dans sa propagation sournoise capable d'installer la mort là où la confiance devrait régner. Signalons notamment le poids des secrets (à commencer par celui que partagent les trois amis héros du film, qui jamais ne parviennent à parler du drame indicible vécu par l'un d'eux), l'incompréhension de la part des plus proches (avec les rôles contrastés des femmes respectives) et le besoin d'un bouc émissaire. L'intrigue est magnifiée par une admirable mise en scène et un jeu savant sur des couleurs froides. Tout cela culmine dans une interrogation angoissée sur le silence du ciel, exprimée sans lourdeur mais constamment, qu'il s'agisse des teintes opalescentes de l'horizon, du crucifix tatoué dans le dos de celui qui retrouve la sérénité en laissant libre cours à la vengeance aveugle, ou de la croix d'évêque entrevue chez le criminel qui déclenchera tout l'engrenage.

L'année suivante, Pedro Almodóvar réalisait *La mauvaise éducation*³. Renonçant au ton parodique ou enjoué dont il sait user si habilement, il conte ici sa propre histoire, sans pourtant réclamer le statut de victime. Au contraire, par un jeu de mises en abyme interne au scénario, il désamorçe les réflexes de haine qui pourraient saisir le spectateur pour se livrer à une méditation sur le pouvoir de l'art et le drame de la

¹ César de la meilleure adaptation pour Andréa Bescond et Éric Métayer ; César de la meilleure actrice dans un second rôle pour Karin Viard, qui joue une mère de victime refusant avec dureté de se laisser affecter par le drame, peut-être sous l'influence d'un traumatisme antérieur.

² Parmi les fiches et analyses librement accessibles sur internet, signalons notamment celle, assez complète et stimulante, du ciné-club de Caen : <https://www.cineclubdecaen.com/realisat/eastwood/mysticriver.htm>

³ Nous pouvons là encore renvoyer au site du ciné-club de Caen pour une analyse détaillée : <https://www.cineclubdecaen.com/realisat/almodovar/mauvaiseeducation.htm>

pureté volée, en soulignant la responsabilité particulière du prêtre suborneur qui, s'il est d'abord un malade, détruit durablement plusieurs destins. Avec une étonnante fluidité, le réalisateur arrive à nous faire entrer dans ce que Renoir appelait les « raisons » de chacun des personnages, jusqu'au plus odieux, sans jamais néanmoins atténuer l'inexcusable. Certaines évocations de comportements homosexuels entre adolescents ont pu choquer, mais la puissance de suggestion n'est pas à confondre avec le voyeurisme ; de même, le rapprochement entre homosexualité et pédophilie conduit moins à une assimilation qu'à un tragique affrontement entre l'une et l'autre. La fin du film, abrupte, conduit formellement à la conclusion que le désir, pour être fécond, doit apprendre à différer sa satisfaction.

En 2016, *Spotlight*, de Tom McCarthy, remportait l'Oscar du meilleur film en racontant l'histoire de l'enquête journalistique qui aboutit au dévoilement de la protection institutionnelle dont avaient bénéficié des décennies durant des prêtres pédophiles du diocèse de Boston⁴. Tourné dans un style très classique, l'œuvre réussit la gageure d'adopter un vrai point de vue sur l'épisode tout en permettant au spectateur de conserver sa liberté d'appréciation – ou sans doute est-ce précisément la franchise de l'exposition qui permet au spectateur de ne pas être manipulé à son insu. Exprimant avec force le pouvoir de la parole, cadencée ou libérée, l'ampleur des conséquences d'actes apparemment ignorés de tous et la façon dont la complicité avec le silence et la violence peut traverser chacun de nous, cette investigation permet de prendre conscience de la nécessité d'un apprentissage institutionnel et collectif des modalités d'affrontement de fléaux souvent sous-estimés. Comme le disait à son propos Mgr Scicluna, alors promoteur de justice au Vatican⁵ : « Il faut que tous les évêques et cardinaux aillent voir ce film. [...] Il n'y a pas de miséricorde sans justice ». A fortiori *Spotlight* peut constituer une excellente base de réflexion pour un débat paroissial ou diocésain.

Enfin *Les chatouilles*, réalisé en 2018 par Andréa Bescond et Éric Métayer, nous conte une histoire française, celle d'Andréa Bescond elle-même, abusée des années durant par un ami de ses parents et ne survivant ensuite que grâce à la danse, d'errance en errance, jusqu'à ce que l'amour de son compagnon et un long processus de rencontre avec une psychologue lui donnent la force nécessaire pour parler à sa famille, faire condamner son agresseur et retrouver sa dignité. Film d'une énergie communicative et toujours à distance du malaise qu'il pourrait faire naître, à la fois poétique et personnel, touchant jusque dans ses maladresses et dans son humour, *Les chatouilles* livre un formidable récit de résilience, avec notamment, au terme, une scène bouleversante de pardon entre un père et sa fille.

Nous ne croyons pas, malheureusement, que *Grâce à Dieu* (2019) puisse être mis sur le même plan. Comme souvent, en effet, le discours explicite (ici, de neutralité et d'information) d'Ozon est contredit par sa caméra. Qu'il suffise de rappeler trois éléments :

- Les noms des victimes sont changés... mais non ceux des protagonistes institutionnels.
- La pratique de la voix *off*, faussement objective (au point que les grands documentaristes l'évitent le plus possible), se double d'une soigneuse sélection des mails divulgués.
- Quiconque connaît *La guerre des étoiles* rapprochera immanquablement les plans consacrés au cardinal Barbarin de Dark Vador (ton cauteux, bénédiction du Saint-Sacrement filmée de dos et en surplomb, etc.). Sans le dire, il est montré que l'on se situe du côté obscur de la Force.

Pour louable qu'apparaisse l'objectif du film, la forme ne permet donc pas une exposition totalement cohérente⁶, ne serait-ce que parce qu'elle n'assume pas son propre point de vue. Attention donc à ne pas aborder cette problématique au moyen d'une œuvre plus manipulatrice qu'elle ne le prétend.

Denis Dupont-Fauville

⁴ Il a fait l'objet de la fiche OFC 2016 n°8. Le texte de notre critique est également disponible sur <https://www.paris.catholique.fr/spotlight.html>

⁵ Et actuel secrétaire adjoint de la Congrégation pour la Doctrine de la Foi.

⁶ Ou plutôt la forme révèle l'incohérence du fond. Comme le dit l'acteur Melvil Poupaud (pourtant non baptisé !) dans le dossier de presse à propos de la phrase d'une femme de victime (« Si tu lui pardonnes, il fait de toi sa victime à vie ») : « C'est le seul différend que j'ai eu avec François [Ozon]. Pour moi, si on a la foi, on ne peut pas dire une chose pareille ».